

**Zeitschrift:** Le pays du dimanche

**Herausgeber:** Le pays du dimanche

**Band:** 2 (1899)

**Heft:** 79

**Artikel:** Souvenirs militaires de François Guélat de Porrentruy 1809-1811

**Autor:** [s.n.]

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-248925>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 14.03.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

POUR TOUT AVIS  
et communications  
S'adresser  
à la rédaction du  
**Pays du dimanche**  
à  
Porrentruy  
—  
TÉLÉPHONE

# LE PAYS

POUR TOUT AVIS  
et communications  
S'adresser  
à la rédaction du  
**Pays du dimanche**  
à  
Porrentruy  
—  
TÉLÉPHONE

## DU DIMANCHE

LE PAYS 27<sup>me</sup> année

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

27<sup>me</sup> année LE PAYS

### Souvenirs militaires

DE

François Guélat de Porrentruy

1809-1811

(Suite)

L'ordinaire chez M. Stahl consistait en viande fraîche que l'on tirait du port de Trarwemünde à trois lieues, qui est l'embouchure de la mer Baltique ; le port de Lubeck était plein de navires pourrissant dans la vase, par suite de la continuation du blocus continental.

Lorsque j'étais dégoûté et qu'il me prenait envie de changer, j'allais voir mon frère dans la X-Strasse pour partager son repas. Il était choyé et on le traitait bien.

Je quittai MM. Stahl pour venir loger chez un épicier de cette rue ; quelques jours après j'éprouvai une démangeaison qui nécessita un traitement particulier ; pour cela on me reléguait dans une maisonnette au jardin où j'étais traité en officier, avec une prévenance telle qu'on m'avait servi une salade de laitue avec du sucre dessus, que je renvoyai.

Vers le milieu de Juin, nous quittâmes cette ville de délices, par l'affabilité des habitants ; un bataillon du 17<sup>e</sup> de ligne de la division Morand vint nous remplacer.

Le 37<sup>e</sup> avait conservé le même équipement que sous la République, veste et calotte en tricot, guêtres en drap noir jusqu'au dessus du genou, c'était d'un bel effet à voir rangés sur front : les grenadiers portaient bonnet à poil d'ours.

Feuilleton du *Fays du Dimanche* 9

### Par une nuit d'hiver

Mais Madeleine, elle, ne peut se souvenir : elle n'a pas su...

La voilà qui ferme cette porte tant de fois ouverte pour guetter en pleurant. La forêt se feuille, l'aubépine neige sur les talus, la jeune sève afflue aux bourgeons, aux pousses vertes ; d'âpres et saines senteurs parfument l'air, il fait bon, vivifiant sous bois. N'importe. La transfuge s'éloigne d'un pas allègre ; car le bonheur appelle plus doucement encore que le printemps.

La maison joyeuse, dans la rue du village, a retrouvé des habitants. On y dort maintenant dans le lit aussi bien que dans le berceau de cotonnade. De jolies faïences, rouges, bleues,

On se dirigea sur Hambourg ; chaque soldat avait un plumet à trois couleurs variées que l'Empereur avait fait donner.

Avant notre entrée, j'ai vu des grenadiers tomber d'épuisement dans la poussière par une chaleur excessive.

Nous étions logés chez les bourgeois qui avaient un soin particulier de nous, de la bonne bière, du beurre frais, des petites raves à déjeuner. Tout le monde était content.

Pour faire tenir les ordres aux officiers supérieurs, on n'avait besoin de personne, je demandais l'adresse, et je m'y rendais directement. Une simple remarque me faisait trouver la personne.

Dans une de mes courses, je rencontrai le polonais Breslauer alors maréchal des logis dans un corps de chasseurs nationaux. Nous étions seuls pour maintenir l'ordre et la tranquillité dans cette ville populeuse ; il m'offrit de l'assister dans ses rondes nocturnes, à cet effet il m'avait prêté un uniforme.

Le blocus continental existait dans toute sa force d'action. Tous les mois à certain jour, on faisait des autos-da-fé de marchandises anglaises confisquées, pour des millions de francs de valeur.

Altona ville du Holstein, dépendant du Danemark est à une lieue sur la crête au nord de Hambourg ; nos hôtes nous engageaient à y aller dans nos promenades pour en rapporter un pain de sucre, nous offrant un rixdale (3 frs. 60) pour le voyage.

Je savais qu'un grenadier du 16<sup>e</sup> avait été fusillé pour une semblable contravention : cet exemple était assez puissant pour faire réfléchir, d'ailleurs l'appas de gagner si facilement de l'argent ne m'aurait pas tenté.

Nous restâmes à Hambourg jusqu'à la mi-

diaprées, refleurissent le vaisselier. Le coucou s'est envolé de chez le revendeur. Il chante de nouveau des heures paisibles, laborieuses, il annonce matin et soir la prière que le père fait humblement — oh ! bien humblement — avec sa femme et son enfant. Et la petite boutique s'est ouverte. Sur le rebord d'ardoises, devant les vitres en losanges, et sur la planche par derrière, sont étalés tous les genres de sabots.

Dans l'intérieur, sous un jour adouci, on aperçoit Simon creuser le hêtre, le peuplier, le noyer...

— Comme il a changé, Simon ! et tout d'un coup ! C'est à n'y pas croire. Car, il faut bien l'avouer, c'était un pas grand chose. — Pour sûr. Et grâce à cet autre vaurien qui a quitté le pays depuis que Simon, dit-on, l'a chassé... Maintenant il n'y a pas d'homme plus rangé, plus travailleur. Aussi, faut voir comme il fait ses affaires ! — Heureusement pour lui, le garde avait mis de côté de bonnes petites éco-

nomies. Il y paraît. Car, enfin, c'est le garde qui a prêté de quoi acheter et remeubler la maison et rouvrir la boutique.

— Dame ! après tout, il n'y a rien qui étonne à cela. C'est que Simon lui avait rendu un fier service, au garde. Sans lui, Antoine serait mort dans un coin du bois, tout seul, noyé dans son sang, fusillé comme un chien, on ne sait pas par qui. Dire que, jamais, on n'a pu découvrir l'assassin ! On croit pourtant bien que c'est un de ces bohémiens qui, pendant quinze jours, ont traîné le pays, avec des ours, vous vous rappelez, mère Jeanne...

Les deux autres bataillons du 17<sup>e</sup> venant du Hanovre, devaient nous relever.

On ne peut entrer ni sortir de Hambourg que par l'Elbe. Le navire qui nous portait fut croisé au milieu du fleuve par les deux régiments ; au passage on se salua chacun de son côté par des symphonies mélodieuses, ce qui causa une surprise des plus agréables que l'on puisse s'imaginer.

Ayant repris la terre ferme, le lendemain dans la matinée nous entrions dans la ville de Brême, c'était un dimanche. Le 61<sup>e</sup> y était en garnison : on en passait en ce moment la revue d'inspection. Tout à coup, Brieffler François fils aîné du meunier de la Rochette, de Porrentruy quitte son rang pour venir à moi m'embrasser ; je ne l'avais pas revu depuis le tirage de la conscription, nous renouvelâmes connaissance avec les amis.

On se remit en marche pendant la nuit ; il me semble encore entendre retentir à mes oreilles le solo de clarinette rendu par M. André chef de musique, que je répète en moi-même quelques fois pour souvenir.

De cette troisième ville hanséatique, nous touchons au territoire hollandais par Almelo, jolie petite ville sur la Wecht, occupée à cette époque par le corps des pupilles de la garde, composé d'enfants trouvés, élevés dans les hospices. J'en ai connus de cette pépinière de héros qui sont parvenus.

nomies. Il y paraît. Car, enfin, c'est le garde qui a prêté de quoi acheter et remeubler la maison et rouvrir la boutique.

— Dame ! après tout, il n'y a rien qui étonne à cela. C'est que Simon lui avait rendu un fier service, au garde. Sans lui, Antoine serait mort dans un coin du bois, tout seul, noyé dans son sang, fusillé comme un chien, on ne sait pas par qui. Dire que, jamais, on n'a pu découvrir l'assassin ! On croit pourtant bien que c'est un de ces bohémiens qui, pendant quinze jours, ont traîné le pays, avec des ours, vous vous rappelez, mère Jeanne...

Ce sont les vieilles femmes du bourg qui causent comme cela, quand elles vont s'asseoir trois ou quatre ensemble, pour respirer le frais pendant les soirs d'été, à l'abri du grand mur, tout jaune de giroflées.

MARTHE LACHÈSE.